



Enfants de Sabil, dans une tour historique, à Nazareth.



Samih Ghanadre présentant son livre sur les relations entre chrétiens et musulmans à Nazareth.



Jeunes adultes de Jérusalem et de Nazareth, volontaires d'un camp de travail à Ein Qena, sur les hauteurs de Golan.



Jeunes adultes de Nazareth aidant à la récolte des olives, à Kufir Qassem.



Soirée culturelle avec Mme Naela Azzam Lebes, spécialiste de folklore, de Nazareth.



Réflexion à propos du voyage de témoignage d'automne, avec Sabîl.

Révérénd Richard K. Toll, D.Min., D.D.

Depuis 1983, j'ai voyagé dans les territoires occupés, emmenant des groupes de mes différentes paroisses qui ont séjourné à St Georges (Ndt. Centre de l'Eglise anglicane), à Jérusalem Est. J'ai participé à beaucoup d'événements organisés par Sabîl, et j'ai connu la première et la seconde Intifada de près. Pendant tout ce temps, j'ai cru et espéré que pour le salut d'Israël et des Palestiniens une solution de paix finale finirait par arriver. J'ai beaucoup soutenu une solution à deux Etats, à la Convention nationale de l'Eglise épiscopale

aux Etats-Unis en 1991, et j'ai aidé à ce que cette résolution l'emporte, même s'il y eut une très forte opposition de la part d'invités de la Fédération juive, qui nous admonestait en disant « Vous ne pouvez pas dire à Israël ce qu'il doit faire. » Cette affirmation était aussi vraie alors qu'elle l'est maintenant.

Après toutes ces années, il est évident qu'Israël n'a aucun désir d'une solution à deux Etats, définie en termes de droit international, sur la base des frontières de 1967, et du partage de Jérusalem.

La visite de témoignage de Sabîl, le mois dernier, nous a montré d'importantes nouvelles extensions de colonies en Cisjordanie, représentant bien plus que ce que j'avais pu imaginer depuis ma dernière visite là bas, en novembre 2008. Des confiscations de terres, la destruction des villages, encore plus de routes sous contrôle israélien, et la construction du Mur ont ébranlé toute la population palestinienne. Le Mur sépare des Palestiniens de leurs voisins même dans telle ou telle localité.....

Le mur est particulièrement horrible dans la région de Bethléem, et il sert à enlever tout espoir aux milliers de Palestiniens qui vivent là.

Nous avons remarqué des familles chassées de leur maison dans les environs de Sheik Jarrah, à Jérusalem Est, et le processus du nettoyage ethnique perdure. Opportunément, notre voyage a été intitulé : « La Nakba permanente ». On peut voir partout des expulsions et des confiscations de terres ; et elles se font à un rythme soutenu.

J'avais coutume de penser qu'Israël arriverait à retrouver la raison, parce que c'est folie de penser que ce qu'ils font résoudra le problème de façon pacifique. Il est évident qu'ils ne veulent pas d'une solution pacifique, et qu'ils optent pour une solution militaire pour tout. C'est aussi une folie que le gouvernement américain maintienne son soutien à Israël en dépit de cette arrogance et de ce mépris permanent pour la loi internationale et les Droits de l'Homme. Plus récemment, le refus de notre gouvernement de soutenir le rapport Goldstone des Nations Unies sur la guerre dévastatrice d'Israël à Gaza est un signe que la politique de Washington concernant l'occupation israélienne ne change pas, contrairement à ce que nous espérons.

Je fus très attristé par ce que nous avons vu pendant notre voyage, par les positions extrêmes du droit israélien, et le soutien inconditionnel du gouvernement américain. La politique des Etats-Unis permet aux agressions israéliennes de se poursuivre, nous rendant aussi fautifs qu'Israël même, puisque nous avons favorisé la belligérance de cette nation sans réagir.

Pour le salut d'Israël, de la Palestine, des Etats-Unis et du monde entier, j'espère que très bientôt, toutes les parties concernées vont revenir à la raison.

Quant à Sabîl, nous continuerons à oeuvrer dans l'Espérance, pour la Justice et la Paix, dans le monde de Dieu.

Rev. Richard K. Toll, est coordinateur des Amis de Sabîl, Amérique du Nord.

Extrait du livre : « Jérusalem 1913 »

de Amy Dockser Marcus (pages 194 et 195)

Dans son journal, Wasif Jawhariyyeh (chrétien orthodoxe) rapportait qu'un dimanche matin d'Avril, probablement autour de 1919-1920, il partit avec un groupe d'amis musulmans vers un bar de la Vieille Ville pour prendre un verre. C'était un jour chaud et ensoleillé, et les amis voulurent profiter de Jérusalem. Ils achetèrent des sacs d'amandes vertes à un des vendeurs du marché et décidèrent de se promener ensemble jusqu'au Dôme du Rocher pour s'asseoir dehors sur le parvis, pour y prendre un pique-nique, et pour regarder la foule des passants, les couleurs et les sons qui font de cette ville un endroit si particulier. Mais quand ils arrivèrent près du mur d'enceinte, ils virent des troupes postées à l'extérieur de chacune des entrées principales.

Les soldats en service ce jour-là faisaient partie du contingent musulman de l'armée indienne enrôlé par les Britanniques pour aider à patrouiller dans Jérusalem. Les Britanniques ne voulaient pas que les non musulmans pénètrent dans le lieu dans lequel était située la Mosquée puisqu'il y avait des conflits ethniques grandissants dans la ville, et ils craignaient qu'un problème surgisse dans les lieux saints. Comme les gens se mettaient en file en attendant d'entrer, les gardes demandaient « Musulman ? ». Si la réponse était non, ils étaient renvoyés. Quand le tour de Jawhariyyeh arriva, et que le soldat lui demanda s'il était musulman, il répondit : « Dieu merci, Musulman », bien qu'il ne le fut pas. Derrière lui, un de ses amis cria, se portant garant pour lui, « Je le jure devant Dieu, il est musulman ! » Il rapporta plus tard dans son journal : « Imagine, cher lecteur, l'idée que Wasif ben Girgis Jawhariyyeh est un musulman », savourant clairement ce moment durant lequel il avait brouillé les lignes des communautés et de l'identité.

Jawhariyyeh suivit la vague qui passait par les portes. Mais quand un de ses amis musulmans atteignit la tête de la file, il décida de s'amuser à ses dépens et dit au garde indien : « Cet homme est un juif, non un musulman. » Et comme cet ami, connu dans le journal sous le nom d'Al Zarda, avait la peau claire, le garde indien crut Jawhariyyeh et brandit son arme au visage d'Al Zarda, l'empêchant de faire un pas de plus...

Alors qu'Al Zarda courut vers une autre porte, pour y être finalement stoppé par un autre garde alerté de sa présence par le coup de sifflet du premier soldat. Jawhariyyeh rapporta : « Nous nous jetâmes sur la pelouse verte, sur l'esplanade du Haram (Ndt. ou Mosquée d'Omar), mangeant des amandes vertes, et Al Zarda à l'extérieur, pestait contre Wasif. » Il ne réalisait pas, alors, que les gardes demandant aux gens de déclarer à quel groupe religieux ils appartenaient étaient devenus un élément permanent du paysage. Le temps des amis de différentes religions partageant des pique-niques sur le gazon vert devant le Dôme du Rocher était définitivement passé.

Traduction Anne-Laure Bandelier

Icônographie

Ian

Knowles



Icône de Saint Georges, patron de la Palestine. Ici le dragon serre un olivier dans ses griffes le déracinant, tandis qu'il est tué par St Georges et qu'il tombe contre un élément du mur de séparation, le mettant en morceaux

On croit souvent que les icônes sacrées sont “grecques” ou “russes” et certainement pas arabes. C’est dommage, parce que non seulement les icônes byzantines produites en Palestine au cours des premiers siècles du christianisme incorporent de nombreux éléments orientaux au détriment des influences grecques classiques, mais aussi parce que, vers la fin du 18^{ème} siècle, les Chrétiens melkites de Syrie ont créé leur propre école d’Alep qui a produit des icônes arabes, remplies de inscriptions arabes, des motifs islamiques, de la calligraphie arabe et des procédés arabes. Les icônes, en tant qu’instrument visant à incarner la grâce de Dieu, s’enracinent dans le tissu même de leur contexte culturel, qu’il s’agisse de Byzance, de la Syrie ou même de l’actuelle Palestine occupée et si l’on se contente de copier une icône d’une culture pour l’utiliser dans une autre, on témoigne d’une incompréhension fondamentale de leur nature et de leur rôle.

La Palestine a joué un rôle central dans l’iconographie dès l’origine. Même avant que Constantinople ne soit totalement établie en tant que ville chrétienne, Jérusalem, Bethléem et les autres lieux liés à la vie terrestre de Jésus étaient devenus des centres de pèlerinage populaires où, sous le patronage impérial, de grandes basiliques byzantines et des *martyrium* avaient été érigés, somptueusement décorées d’icônes en mosaïque.

fait évoluer l'héritage du paganisme gréco-romain vers l'iconographie byzantine. Quelques uns de ces artistes venaient de partout dans l'empire, mais d'autres étaient des locaux, des chrétiens arabes de Palestine et de Syrie, et surtout leurs assistants dont ils assuraient la formation étaient tous issus de la population palestinienne locale. Ils avaient constitué des ateliers permanents, constamment à l'œuvre dans les nombreux monastères et églises qui dominaient le paysage, longtemps avant l'invasion islamique du 7^{ème} siècle, porteurs d'influences artistiques du Proche-Orient.

Le plus grand site de l'iconographie ancienne se trouve dans le Sinaï aux frontières du patriarcat de Jérusalem. Il apparaît clairement, ici, que les iconographes palestiniens prospéraient à l'époque ancienne ; ils ne se sont pas contentés de survivre aux invasions islamiques mais on leur doit la décoration en mosaïques du troisième lieu saint de l'islam, le Dôme du Rocher ; ils ont encore produit une nouvelle forme d'iconographie sous les croisés, connue sous le nom de "icônes de croisés". Et pendant toutes les périodes de pèlerinage depuis le 3^{ème} siècle jusqu'au Moyen Age, les pèlerins ont ramené chez eux partout en Europe les images et les souvenirs des lieux saints qu'ils avaient visités, répandant ainsi les œuvres des artistes palestiniens dans l'ensemble de la chrétienté et au-delà. Il ne faudrait pas non plus que nous oublions Saint Jean Damascène, un Chrétien arabe de Syrie qui résida dans le monastère palestinien de Saint Sabba, et qui fut le grand théologien défenseur de l'utilisation des images dans la vie chrétienne. L'art palestinien de l'icône avait une importance mondiale.

Cependant, avec l'affaiblissement

progressif de la société chrétienne de Palestine à la fin du Moyen Age, avec la destruction des églises et la fin de la venue en nombre des pèlerins, les ateliers périclitèrent et la contribution arabe à l'iconographie perdit toute importance. Pourtant, au 18^{ème} siècle à Alep en Syrie, les Chrétiens melkites se mirent à développer leur iconographie, ne se contentant pas de copier les modèles grecs et russes, mais en s'inspirant des styles artistiques de leur milieu culturel. Leur pratique se répandit dans d'autres communautés arabes du Levant, en adoptant différentes démarches, quelquefois très élaborées mais avec toujours ces visages ronds aux traits arabes bien marqués. Jérusalem devint le centre des icônes melkites au milieu d 19^{ème} siècle et les ateliers produisirent quelques œuvres remarquables avant de commencer à décliner à la fois au plan de la conception et du savoir-faire au début du 20^{ème} siècle.

Il y avait encore un atelier en activité à Bethléem jusqu'aux années 1940, mais après les bouleversements de la Nakhba, cette école cessa toute activité. Et la contribution des Arabes en général et des Palestiniens en particulier n'a jamais été reconnue sur une scène mondiale. Trop d'esprits, même au sein des Églises locales de Palestine, semblent penser que l'iconographie est une affaire grecque ou russe, et qu'arabe signifie toujours islamique. Et pourtant la contribution palestinienne au développement de la pratique et de la théologie de l'iconographie revêt une importance universelle. Qui plus est, l'iconographie au sein des communautés palestiniennes n'est pas le résultat de quelque

"colonisation" ecclésiastique grecque mais quelque chose d'ancré dans la vie même et l'histoire de la Palestine, un domaine aussi où les Palestiniens ont apporté une contribution fondamentale d'importance mondiale.

J'ai l'espoir que nous puissions éventuellement commencer à nous réapproprier cette histoire des mains de ceux qui l'ont "accaparée" ou qui l'ont négligée, et ouvrir une nouvelle ère pour l'iconographie de Palestine, en combinant l'héritage de la période ancienne de l'iconographie avec les icônes melkites, à la lumière des connaissances sur le développement et la pratique de l'iconographie en général acquises au cours des 70 dernières années. Je caresse même le rêve de fonder une nouvelle école palestinienne d'icônes qui associe ce précieux héritage à l'expression de la réalité dans laquelle vit aujourd'hui la Palestine, notamment l'occupation israélienne. Car Dieu n'est pas indifférent aux supplications de son peuple, et l'icône doit refléter cela parce que l'icône est un prolongement de l'incarnation par laquelle Dieu est venu habiter parmi nous, plein de grâce et de vérité.

Dans mon prochain article, j'espère explorer une voie possible pour commencer à faire revivre l'iconographie arabe au sein de la foi vivante.

Ian Knowles est un iconographe byzantin confirmé, dans les deux traditions des rites latin et oriental. Son travail récent comporte des icônes murales à l'église Saint Nicolas à Beit Jala, et une exposition d'icônes sur des thèmes palestiniens sous le titre "La Beauté et la Bête" (Ndt. Référence à la grande bête di livre de



Une tente de plus

Nora Carmi

Cette histoire, une parmi quantité d'autres semblables, illustre la politique de limitation des constructions et de démolition de maisons pratiquée à l'encontre des Arabes (voir la planche 4 à la page 5).

De Jabal al Mukabber et Silwan à Sheikh Jarrah, au Mont des Oliviers, et Beit Hanina à Jérusalem, des tâches blanches manifestent la présence de tentes sur une vue panoramique de la ville. Serait-ce un phénomène nouveau ou bien s'agit-il d'un style architectural ?

Chaque fois qu'une maison est démolie - sous prétexte qu'elle a été construite sans permis - ou qu'une famille palestinienne est expulsée par la force de sa maison ancestrale que des colons viennent occuper avec le soutien de la police et des soldats, une nouvelle tente apparaît. Soit la

Croix Rouge Internationale, soit la Société Civile intervient avec une tente pour remédier à la perte subie par les familles en proposant un toit provisoire qui assurera au moins une protection matérielle aux dizaines d'enfants et de parents qui seraient autrement à la rue.

Pourtant, le blanc refuge provisoire devient quelquefois le "foyer" pour de longs mois jusqu'au jour où il est abattu par les employés de la ville et les soldats, au prétexte que sa vue "offense" les colons ! Alors

s'engage un rapport de force entre les mesures autoritaires d'oppression et les droits violés. Chaque fois qu'une tente est replantée (six ou sept fois), cela fait croître la colère, et le niveau d'arrogance des colons qui prétendent à des droits divins. Très récemment, une chaîne de télévision a présenté le harcèlement des familles Al-Ghawi et Al-Kurd par des colons, et des spectateurs du monde entier ont pu entendre un colon crier : "Dieu nous a donné cette terre. Vous devez partir."

L'histoire qui suit est représentative de beaucoup d'autres à Jérusalem.

La pluie frappe fort la toile de tente et un vent violent essaie de s'introduire dans le frêle refuge

où le jeune homme raconte avec amertume à un groupe de

Page 19 – Numéro 55 – Hiver 2009

visiteurs danois les détails tragiques des événements du 12 octobre. Ce jour là, Amjad Tiriaki, sa femme Asma et leurs trois enfants Malek, Muna et Tasnîm se sont retrouvés sans foyer, comme des centaines de familles palestiniennes, lorsque leur petite maison a été démolie parce qu'elle avait été construite sans avoir obtenu de permis. Amjad s'exprime en anglais en faisant circuler des photos de la modeste demeure des Tiriaki réduite maintenant à un tas de gravats. L'expression d'ahurissement des visiteurs danois entassés dans le petit espace de la tente blanche fournie par la Croix Rouge exprime leur difficulté à croire et leur peine alors qu'ils regardent, les larmes aux yeux, les enfants essayant de se réchauffer à la chaleur d'un récipient d'eau chaude ! Cet inoubliable matin, Amjad Tiriaki était encore au lit lorsque des soldats avec des chiens ont fait irruption dans sa maison, lui intimant l'ordre de sortir. Et en quelques instants, le bulldozer ont rasé la maison vieille de cinq ans dans laquelle la famille Tiriaki avait vécu et l'ont réduite en poussière, anéantissant ses rêves ! Le beau-père d'Amjad avait fourni le terrain sur lequel il entretenait quelques chevaux. Amjad avait patiemment transformé l'une des constructions qui servait d'écurie en un foyer, petit mais confortable, pour ceux qu'il aimait. En une fraction de seconde les pierres furent réduites en poussière et les rêves brisés. Asma n'était pas à la maison lorsque les soldats sont arrivés parce qu'elle



Prière pour Jérusalem

O Seigneur Dieu éternel,
Source de toute vérité,
Qui aime tous les peuples,
nous te remercions pour la possibilité de vivre
dans cette ville.
Permet que nous puissions être des gens humbles,
reconnaissants,
des gens qui te célèbrent,
des gens saints.
Aide-nous à être des gens qui aiment la paix,
qui connaissent les choses qui appartiennent à la
paix,
qui prient et travaillent pour la paix,
qui s'efforcent de comprendre les choses de la vie,
les blessures,

les espoirs des gens dont nous sommes différents.

Accorde à cette ville d'être un centre d'unité pour les Églises.

Accorde lui d'être un lieu d'amitié et de compréhension pour des hommes et des femmes de religions différentes.

Accorde lui d'être vraiment la ville de la paix, une joie pour toute la

terre, et un lieu de bénédiction pour toutes les nations.

Pour l'amour de Celui qui a versé des larmes d'amour sur cette ville

et qui est mort hors de ses murs par amour.

Lui qui vit maintenant éternellement, toujours

présent à tes côtés pour guérir et bénir,

Jésus Christ, notre Seigneur et Sauveur saint.

« Prières de Jérusalem pour le monde aujourd'hui », par George Appleton

Traduction Fred Lucas

avait accompagné à pied ses deux aînés à l'arrêt du bus scolaire. Les soldats qui avaient interdit l'accès au secteur ne l'autorisèrent pas à retourner chez elle, et elle comprit que l'ordre de démolition que la famille avait reçu plus tôt dans l'année était en cours d'exécution. Les enfants rentrèrent de l'école sans

retrouver de maison. Trois semaines plus tard, Muna, la fille aînée a été témoin d'une autre démolition de maison près de son école à Al-Thori, de l'autre côté de la ville !

L'ensemble du quartier de Marwaha (le moulin à vent) a été construit sans permis parce qu'il est presque impossible d'obtenir des permis de construire. Le petit nombre de ceux qui peuvent se permettre de payer des redevances extravagantes doivent attendre pendant des années. Au cours d'un jugement récent à Jérusalem, un juge israélien s'est écrié : la plupart des maisons de Jérusalem ont été construites sans permis, allons-nous les démolir toutes ?

Le traumatisme de la famille Tiriaki s'ajoute au fait qu'Amjad est malade. À 29 ans, il a déjà subi plusieurs interventions de chirurgie cardiaque ; il ne peut avoir une activité professionnelle à plein temps ni subvenir aux besoins de ses enfants sans l'aide de sa famille et de ses beaux-parents ! Depuis la démolition de sa maison, Amjad a été hospitalisé plusieurs fois,

et qui sait ce que réserve l'avenir ! Amjad et Asma ne perdent pas espoir. Ils ont confiance en Dieu et sont convaincus qu'ils pourront reconstruire leur maison.

Au moment où une tente de plus est plantée, on se demande si Jérusalem va devenir une ville de tentes, en attendant que les Palestiniens puissent vivre dans la dignité.

Nora Carmi est coordinatrice des programmes communautaires, et pour les femmes, à Sabîl.

Traduction Fred Lucas

Je m'appelle Rimaz Kasabreh, j'ai 33 ans. Je suis originaire du village de Zababdeh, au Nord de la Cisjordanie près de Jénine. Je suis titulaire d'une Carte d'Identité palestinienne. En 1996, j'ai épousé mon mari Ghassan, qui est Résident de Jérusalem et titulaire d'une Carte d'Identité de Jérusalem. Nous avons maintenant trois enfants: Salim, qui a 12 ans, Sari qui a 10 ans et Serina qui a 6 ans.

Après notre mariage, nous avons habité une maison appartenant à la famille de mon mari dans le quartier de Beit Hanina à Jérusalem-Est. Mon mari et moi étions conscients du fait que le processus d'obtention pour moi

d'une Carte d'Identité de Jérusalem, sur demande de regroupement familial, ne serait pas chose facile ; nous savions que les autorités israéliennes ne donnent pas suite à de telles demandes. C'est pourquoi nous n'avons fait cette demande que quelques années plus tard. Je ne me rappelle pas exactement l'année où nous avons présenté la demande. Mais après l'avoir fait, il a fallu des années aux autorités israéliennes pour donner suite à notre démarche.

Quand je me suis mariée, j'étais encore étudiante à l'Université Al-Najah et je souhaitais poursuivre mes études. J'ai pu faire la navette entre notre domicile à Beit Hanina et Naplouse, où était l'université. Notre maison se trouvait devant le poste de contrôle, du côté cisjordanien de la ville de Ramallah. Je n'avais aucun problème pour faire la navette, tous les jours, et je n'éprouvais pas le besoin d'avoir une Carte

d'Identité de Jérusalem.

Après l'obtention de mon diplôme universitaire, j'ai trouvé un emploi dans une des écoles

Les meilleures années de ma vie

Cette histoire, une entre mille, illustre les effets de la loi restreignant les réunifications familiales

(voir l'étape 5, en page 5)

Interview de Salwa Duaibis

privées de Jérusalem-Est, l'École Schmidt. J'étais très heureuse de trouver si rapidement un travail. Le problème fut alors que j'avais désormais besoin de circuler dans la direction opposée, et de passer un poste de contrôle israélien pour aller à mon travail. Au fil des ans, c'est devenu plus difficile pour moi avec ma Carte d'Identité de Cisjordanie qui, selon la loi israélienne, ne permet pas l'accès à Jérusalem. C'était en 2001.

A plusieurs reprises, les soldats israéliens du poste de contrôle m'ont demandé de rentrer chez moi, parce que je n'avais pas de Carte d'Identité de Jérusalem. L'école m'a alors délivré un document certifiant que j'étais employée chez eux. Cela ne m'a pas beaucoup aidée. Pour éviter de passer par le poste de contrôle, j'avais pris l'habitude d'emprunter des chemins de terre et de franchir les collines. J'ai rarement été à l'école à l'heure. En hiver, j'arrivais

complètement trempée et gelée. En été, j'avais chaud et j'étais en nage. J'emportais toujours des vêtements et une paire de chaussures de rechange. Il était difficile de charrier tout cela sans voiture.

En 2003, des règles supplémentaires ont été adoptées par les autorités israéliennes pour empêcher les habitants de Cisjordanie d'aller à Jérusalem.



Par exemple, il est devenu illégal pour les taxis et autobus de Jérusalem de transporter des passagers cisjordaniens. Les chauffeurs de taxi devaient demander à leurs passagers leur Carte d'Identité pour s'assurer que c'était une Carte d'Identité de Jérusalem. S'ils ne possédaient pas de Carte d'Identité de Jérusalem, ils ne pouvaient pas prendre le taxi.

Il devint de plus en plus difficile pour moi d'aller à mon travail ou de me rendre n'importe où à Jérusalem. Je ne pouvais pas

faire de commissions. Je ne pouvais pas voir mes amis ; je ne pouvais pas emmener mes enfants à l'école, chez le médecin ou à l'hôpital. Pendant les vacances d'été, mes enfants et moi ne pouvions aller nulle part ensemble. Je ne pouvais pas les envoyer dans des camps d'été où allaient les enfants de leur âge. J'étais complètement dépendante de mon mari qui avait beaucoup de travail. Cela a aussi marqué mes enfants. Ils ne pouvaient pas comprendre pourquoi les mères de leurs amis leur trouvaient des places,

les conduisaient ici et là, et faisaient avec eux, en ville, des choses que, moi, je ne pouvais pas faire. Ils étaient trop jeunes pour comprendre. J'ai parfois l'impression qu'ils m'en voulaient. Cela fut très difficile pour nous tous.

Très souvent, je prenais des risques, je n'avais pas le choix. Un jour j'allais à l'école. Il était 7h30 du matin et j'étais enceinte, au 9^e mois, de ma fille Serina. Je ne me rappelle plus la date exacte. J'ai pris un taxi à Jérusalem et je n'ai pas

dit au chauffeur que je n'avais pas de Carte d'Identité de Jérusalem. Soudain, la police israélienne a arrêté le taxi et ils ont demandé nos Cartes d'Identité. Lorsque la police a découvert que je n'avais pas la bonne Carte d'Identité, ils ont demandé au chauffeur de s'arrêter, ils ont pris son nom et son numéro de licence et lui ont dit que la prochaine fois qu'ils le prendraient avec des habitants de Cisjordanie dans sa voiture,

ils lui confisqueraient son taxi. Ensuite le policier m'a pris le bras, voulant me pousser dans sa jeep. J'ai refusé, et lui ai dit que j'étais enceinte, que je ne voulais pas m'asseoir dans une jeep. Le policier a alors demandé au chauffeur de taxi de m'emmener au poste de police dans la colonie de *Neve Yacov*. J'ai été libérée deux heures plus tard après qu'ils aient vérifié mes papiers et réalisé que j'étais mariée à quelqu'un de

Jérusalem. Ils m'ont fait signer un papier affirmant que je ne m'installerais pas dans l'Etat d'Israël, ce qui bien sûr, d'après leurs décisions, inclut également Jérusalem-Est.

En Octobre 2003, j'ai été arrêtée à nouveau dans un taxi. Cette fois, ce fut vraiment horrible.....

.../...

Page 22 – Numéro 55 – Hiver 2009

parce que la police a puni le chauffeur de taxi en confisquant son taxi pendant trois mois, et en lui prenant son permis de conduire. Cela a signifié que le chauffeur de taxi n'a pas pu travailler pendant trois mois. Le chauffeur de taxi m'en a rendue responsable, et m'a demandé de lui verser une importante somme d'argent en compensation. Il avait pris l'habitude de m'attendre à la porte de l'école, au moment où je rentrais chez moi, et me harcelait en me disant que si je ne payais pas, j'aurais des problèmes. J'avais peur qu'il me cause du tort. En fin de compte et après l'intervention de certaines personnes de la municipalité, mon mari lui a versé un peu d'argent et il a arrêté de me harceler.

Après cet incident, j'ai décidé de quitter mon travail. Je ne pouvais plus continuer à aller travailler ainsi. J'en fus très triste parce que j'aimais mon travail. J'ai aussi perdu le salaire dont j'avais besoin à ce moment-là.

La plupart des chauffeurs de taxi de Jérusalem me reconnaissent ; alors sachant où je vivais, ils refusaient de me prendre. Je ne pouvais pas conduire la voiture de mon mari sans Carte d'Identité de Jérusalem. J'étais enfermée chez moi. Je ne sortais pratiquement jamais, sauf pour

aller à pied chez les voisins. a m'était très dur. Je ne suis pas habituée à rester à la maison. Ma famille ne pouvait pas me rendre visite parce qu'ils avaient des Cartes d'Identité cisjordanienne et n'étaient pas autorisés à franchir le poste de contrôle de Jérusalem.

Près de trois ans et demi après,, le Ministère israélien de l'Intérieur finit par me dire qu'ils avaient accepté ma demande de regroupement familial. Ils m'ont donné un morceau de papier valable un an, sur la base de quoi je pouvais demander un permis pour entrer à Jérusalem. Bien que cela ne signifie pas que je suis Résidente de Jérusalem, j'en ai été très heureuse. Au moins, cela m'autorisait à prendre un taxi, et à me déplacer.

« Après cet incident, j'ai décidé de quitter mon travail. Je ne pouvais plus continuer à aller travailler ainsi. J'en fus très triste parce que j'aimais mon travail. J'ai aussi perdu le salaire dont j'avais besoin à ce moment-là. »

Jusqu'à présent, j'ai renouvelé trois fois ce document. Chaque fois, mon mari et moi devons fournir la preuve que nous vivons ensemble à Jérusalem. Il faut montrer que nous avons payé nos factures d'eau et d'électricité, que nous avons payé les impôts municipaux et que nos enfants vont à l'école à Jérusalem. Il faut des semaines, parfois des mois, pour obtenir un rendez-vous au Ministère de l'Intérieur. Ils ne répondent pas au téléphone.

Le dernier papier a expiré en Décembre 2008. Bien que j'ai demandé un rendez-vous dans les délais, et que j'ai présenté toutes les preuves qu'ils avaient requises, il leur a fallu des mois pour me répondre. Cela signifiait que pendant ce temps-là j'étais une fois de plus confinée chez moi. Ils m'ont dit qu'ils avaient vérifié mon dossier de sécurité et celui de ma famille, y compris de mes parents, de mes frères et sœurs et de leurs familles et de la famille de mon mari.

C'était très pénible pour moi. Sans permis, je ne peux pas voir mes parents en Cisjordanie parce qu'au poste de contrôle, je ne serais pas autorisée à revenir chez moi à Jérusalem. Ils ne peuvent pas venir me voir non plus. Ma sœur vit à Ramallah, à une demi-heure seulement de chez moi, et pour la même raison je

ne peux pas lui rendre visite. Mon mari et moi avons payé un avocat pour tenter d'accélérer le processus d'obtention d'une Carte d'Identité de Jérusalem. Après lui avoir versé une somme d'argent importante, il nous a dit que le Ministère de l'Intérieur n'accepte aucune demande en ce moment.

Je n'ai aucune idée de combien va durer cette situation. Mon mari et moi

sommes mariés depuis maintenant 13 ans, et je ne peux pas encore mener une vie normale avec lui et nos enfants. Beaucoup de mes amis ont le même problème. Je n'arrive toujours pas à postuler pour un emploi. Personne ne fera appel à moi sachant que je vis à Jérusalem avec un permis de courte durée, que je dois renouveler tous les ans. Tout le monde sait que le renouvellement de ce permis

n'est pas garanti. Il se pourrait que de nouveau je passe des mois sans permis avant que les autorités traitent ma demande. J'ai l'impression que je perds les meilleures années de ma vie recluse chez moi.

Salwa Duaibis, assistante de recherche et d'enseignement au Centre féminin de Conseil et d'Aide juridique, (WCLAC) www.wclac.org

Traduction Olivier Gros

Page 23 – Numéro 55 – Hiver 2009

Sabîl Centre oecuménique de Théologie de la Libération



P.O.B. 49084 Jerusalem 91491

Tél: 972.2.532.7136 Fax: 972.2.532.7137

Courriel: cornerstone@sabeel.org

Visitez notre site: www.sabeel.org

Sabeel-Nazareth

PO Box 50278 Nazareth 16120 Israel

Tél: 972(4)6020790

Courriel: nazareth@sabeel.org

Correspondance générale: sabeel@sabeel.org

Département pour le clergé: clergy@sabeel.org

Département pour la Jeunesse: youth@sabeel.org

Programmes locaux: community@sabeel.org

Programmes internationaux: world@sabeel.org

Relations publiques: pr@sabeel.org

Adresses courriel:

Friends of Sabeel North America (FOS-NA)

(U.S. et Canada)

Canon Richard Toll

PO Box 9186, Portland, OR 97207 USA

Tél: (1)-503-653-6625

Courriel: friends@fosna.org

Site web : www.fosna.org

Friends of Sabeel United Kingdom (FOS-UK)

Ms. Jennifer Oldershaw

8 Silver Street, Dursley

Gloucestershire, GL11 4ND U.K.

Tél: 01453 544655

Courriel: info@friendsofsabeel.org.uk

Site web: www.friendsofsabeel.org.uk

Canadian Friends of Sabeel (CFOS)

3 Sandstone Court

Nepean, Ontario, K2G 6N5 Canada

Courriel: cfos@ca.inter.net

Site Web: www.sabeel.ca

Friends of Sabeel Ireland (FOS-IR)

9 Sycamore Road, Dublin 16 Eire

Tél: 00-353-1-295-2643

Courriel: moynandg@iol.ie

Friends of Sabeel Scandinavia (FOSS)

Reverend Marianne Kronberg
Centralvägen 21 A
S - 135 51 Tyresö Sweden
Tél: +46 70 609 5010
Courriel: **mkronberg1951@yahoo.se**
Site web : www.sabeelskandinavien.org

Friends of Sabeel (Les Amis de Sabîl) France
Gilbert Charbonnier
gj.charbonnier@gmail.com

Friends of Sabeel The Netherlands
Courriel: **info@vriendenvansabeelnederland.nl**
Site web: www.vriendenvansabeelnederland.nl

Friends of Sabeel Oceania
Greg Marsh (Secrétaire)
Courriel: **sabeel@sabeel.org.au**
Site Web: www.sabeel.org.au

Friends of Sabeel Germany
Canon Ulrich Kadelbach
Tél: **+49 711 857 841**
Courriel: **ukadelbach@web.de**

DECLARATION D'OBJECTIF DE SABÎL

Sabîl est un mouvement œcuménique de base de théologie de la libération parmi les chrétiens palestiniens. S'inspirant de la vie et de l'enseignement de Jésus-Christ, cette théologie de la libération cherche à fortifier la foi des chrétiens palestiniens, à promouvoir l'unité entre eux, et à les aider à agir pour la justice et l'amour. Sabîl s'attache à développer une spiritualité basée sur la justice, la paix, la non-violence, la libération, et la réconciliation pour les diverses communautés nationales ou de foi. Le mot « Sabîl » est un mot arabe signifiant à la fois le « chemin », le « chenal » ou la « source d'eau vive ».

Sabîl s'efforce aussi de développer dans l'opinion internationale une conscience plus claire de l'identité, de la présence, et du témoignage des chrétiens palestiniens, ainsi que de tout ce qui les concerne aujourd'hui. Il encourage les personnes individuelles comme les groupes, à travers le monde, à travailler pour une paix juste, complète, et durable établie sur la vérité, et rendue possible par la prière et l'action.

Pour plus de renseignements sur les groupes «Amis de Sabîl» dans votre région, prière de s'adresser à nos représentants internationaux ou le Centre Sabîl, à Jérusalem.

